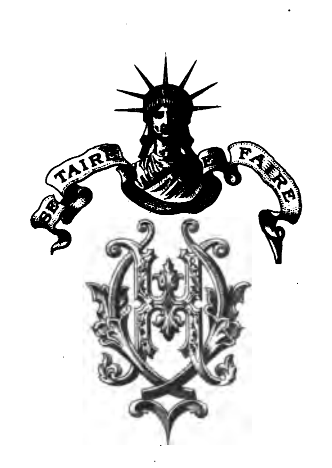
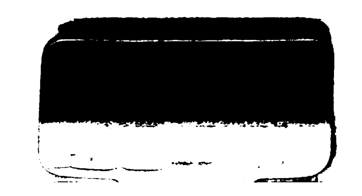
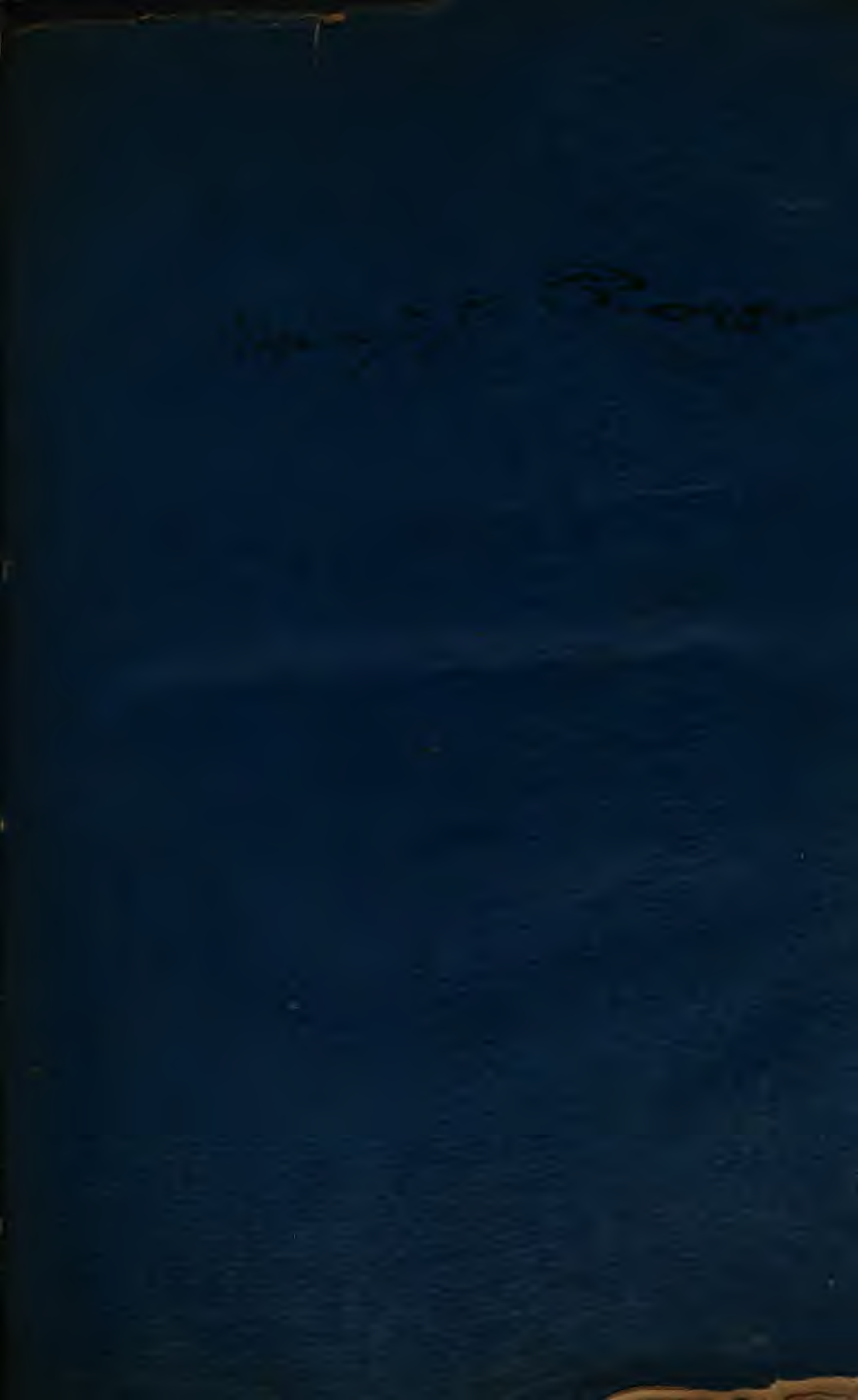
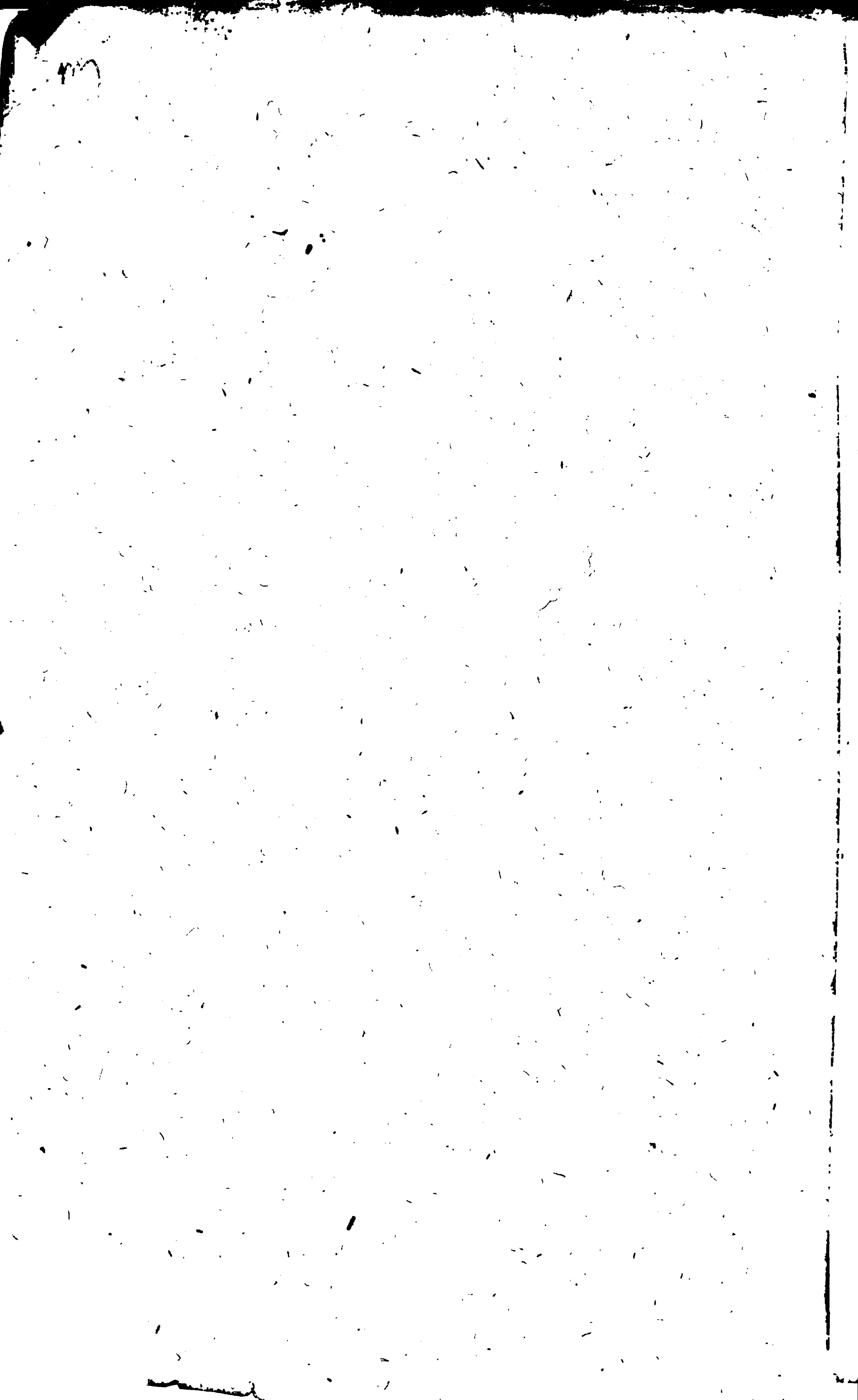

SE TAIRE
FAIRE







ÉLOGE

DE

J. J. ROUSSEAU.

AVERTISSEMENT.

L'Eloge que je donne au Public n'était point destiné à voir le jour : une copie en manuscrit que j'avais imprudemment prêtée, & qui se trouve aujourd'hui égarée, joint aux sollicitations de quelques amis, m'ont porté à le donner à l'impression. Je sais qu'il ne sera pas du goût de tout le monde; mais, à l'imitation d'une pensée de l'Ecrivain célèbre dont je fais l'apothéose, n'ayant composé cet ouvrage que pour mon amusement, son vrai succès est de me plaire : or, personne ne sait mieux que moi comment il doit être pour me plaire le plus.

Bilhon, Jean Joseph Frédéric.

ÉLOGE

DE

J. J. ROUSSEAU.

Nulli imitabilis, neque forsan imitandus.

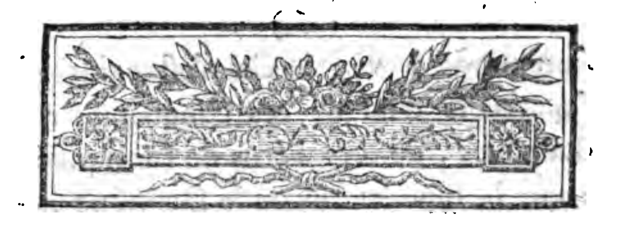


A GENÈVE;

Et se trouve A PARIS,

Chez MOUREAU, Libraire, Quai des Augustins, n°. 24.

1788.



ÉLOGE
DE
J. J. ROUSSEAU.

C'EST pour acquitter le juſte tribut que l'humanité doit à la mémoire de M. Rouſſeau, & pour détruire l'eſpèce de ridicule que les ennemis ſecrets de la gloire & du mérite de ce grand homme ont jeté ſur ſa conduite & ſes ouvrages, que j'oſe entreprendre ſon éloge.

Que la critique lance quand elle voudra ſes traits envenimés contre mes écrits! qu'on me taxe d'enthouſiaſte, d'admirateur profane! peu m'importe; je n'en remplirai pas moins la tâche que je m'impoſe, avec ce zèle qu'inſpirent & le ſentiment de la reconnaiſſance, &

l'amour de la vérité. Ce n'eſt point ici l'apothéoſe d'un de ces conquérans redoutables, de ces héros de l'antiquité, à qui la ſuperſtition ou le fanatiſme élevait jadis des autels, d'un Deſpote avili, ni d'un Ecrivain deshonoré ; c'eſt celle de l'ami des hommes, d'un citoyen vertueux, d'un Philoſophe éloquent & eſtimable ; c'eſt celle de JEAN-JACQUES. Que n'ai-je dans ce moment-ci la magie de ſon pinceau, & ſa touche vive & moëlleuſe, pour rendre le tableau digne à la fois de ſon illuſtre modèle, & de l'attention de mes Lecteurs !

JEAN-JACQUES ROUSSEAU naquit à Genève, en 1712, d'Iſaac Rouſſeau, Horloger, & de Suſanne Bernard, mariés (1). Peu favoriſé du côté de la fortune, & nourriſſant dans ſon cœur le beſoin de voir en ſon fils l'image d'une épouſe chérie, que la mort venait de lui enlever, ſon père crut devoir lui-même

(1) Voyez ſes Confeſſions, tom. I, liv. I.

soigner son éducation, & lui transmettre ses connoissances & sa probité; trésor inappréciable qui tient lieu au Sage de grandeur & de richesse. Si ses instructions, cachées sous l'aménité de son caractère, ne produisirent pas sur son élève les effets qu'il s'en était promis, nous verrons bientôt qu'elles en produisirent auxquels il ne devait point s'attendre. Ce fut d'abord sous l'égide paternelle, ensuite sous la tutèle d'un oncle dont il devint l'idole, que le jeune ROUSSEAU vit passer ses premiers lustres. Un goût décidé pour les belles-lettres (2), quelques dispositions pour la musique (3),

(2) Voyez ses Confessions (*ibidem*) & sa Lettre à M. de Beaumont, Archevêque de Paris. Jean-Jacques y avoue ingénument qu'il était né avec quelque talent.

(3) « Je suis persuadé, dit M. Rousseau dans » ses Confessions, liv. I, p. 18, que je dois » à ma tante le goût, ou plutôt la passion pour » la musique, qui ne s'est développé en moi que » long-tems après ».

l'éloignèrent naturellement des différens états qu'on lui avait fait embrasser (4), & l'appelèrent à celui que le Ciel, pour le bien de l'humanité, semblait lui avoir destiné. Quoique la médiocrité de son patrimoine parût s'opposer à son avancement, son économie & son industrie lui procurèrent les moyens d'alimenter ses talens précoces, & d'attiser le feu qui devait répandre un jour sur son siècle une clarté si lumineuse. Oui, Lecteurs, ce fut dans un de ces magasins littéraires, offerts à l'émulation indigente, que l'Auteur d'Emile trouvait dans son printems la culture de son esprit, & les élémens de sa morale (5) : mais ce qui

(4) On le plaça d'abord chez un Greffier, nommé Masseron, qui le jugea, *ex professo*, propre à rien. Il fut mis ensuite en apprentissage chez un Graveur, dont la brutalité le perdit entièrement. V. ses Confessions, t. I, l. I.

(5) La Tribu, fameuse Loueuse de livres, lui en fournissait de toute espèce : « bons & » mauvais, tout passait, dit-il ; elle me fai- » fait crédit, les avances étaient petites, &

aurait dû faire sa félicité, fut pour lui une source intarissable de vicissitudes. Que de misères, que de maux, que de remords n'aurait pas épargné au jeune Jean-Jacques un Protecteur généreux, qui se fût fait un plaisir d'accueillir son adolescence, & de la mettre à couvert de l'orage des passions ! Mais hélas ! sans appui, sans ressource, semblable à un vaisseau privé de son Pilote, faut-il être surpris si l'homme erre souvent au gré de son imagination & de ses caprices ; & si, au lieu de se servir de sa force & de sa raison, pour éviter les écueils, il ne cherche pas lui-même à s'engouffrer dans le torrent qui l'entraîne !

» quand j'avais empoché mon livre, je ne » songeais plus à rien. L'argent, qui me ve- » nait naturellement, passait de même à cette » femme, & quand elle devenait pressante, » rien n'était plutôt sous ma main que mes » propres effets. En moins d'un an j'épuisai » la mince boutique de la Tribu, & alors je » me trouvai dans mes loisirs cruellement » désœuvré ». Voyez ses Confessions, liv. I.

Qu'il me soit permis de franchir cet espace marqué par les écarts d'une jeunesse trop imprudente peut-être pour être excusée. N'interrogeons point la suprême Intelligence : en nous faisant naître, elle nous soumet à ses volontés. Malheur à celui qui veut pénétrer dans ses mystères ! ce n'est que par degrés, c'est-à-dire, après bien des tourmens & des peines que l'homme se corrige & devient vertueux (6). Je m'arrêterai délicieusement à cette époque où, dégagé de toutes les puérilités attachées à l'enfance, & des préjugés que la barbarie de nos pères nous a transmis, & que le désœuvrement & l'orgueil ont perpétués, M. Rousseau étonna l'Europe entière par son éloquence sublime, & sa vaste érudition. Sa célébrité fut tardive sans doute, mais elle

(6) M. Rousseau pense que si l'homme vivait plus long-tems, il finirait par devenir parfait : il est sûr, qu'étant par sa nature un être intelligent & sensitif, une plus longue expérience pourrait le rendre tel.

n'en fut que plus éclatante (7). Elevé dans le sein de la liberté, nourri de bonne heure de la lecture de nos grands Maîtres (8), avec quel charme ne nous a-t-il point donné leurs préceptes, en suivant lui-même leurs exemples ! Que de force, que de beauté dans ses écrits ! On y reconnaît par-tout le Sage & l'oracle de la vérité (9).

---

(7) Ce ne fut qu'en 1750 que M. Rousseau commença à être connu dans le monde littéraire. « Je me trouvai, dit-il dans sa Lettre » à M. de Beaumont, devenu, pour ainsi dire, » Auteur à l'âge où l'on cesse de l'être, & » homme de lettres par mon mépris même » pour cet état. Dès-là je fus dans le public » quelque chose, mais aussi le repos & les » amis disparurent ». Voyez sa Lettre à M. de Beaumont.

(8) Ses lectures favorites étaient Plutarque, Montaigne, & Tacite dont il a fait une traduction très-estimée.

(9) On a beaucoup crié contre M. Rousseau. Sa manière de voir, de combattre toutes les opinions reçues choquait, révoltait même. On

Il eſt impoſſible, je le ſens, de louer dignement, dans un travail limité, cet illuſtre Citoyen : il faudrait un éloge particulier pour chacun de ſes ouvrages. Comment donner une idée nette & préciſe de ce ton nerveux & confiant, de cette fécondité de penſées qui règnent dans ſon diſcours contre les ſciences, qui lui mérita, à ſi juſte titre, le ſuffrage d'une Académie célèbre, ſuivi de l'aſſentiment de gens éclairés, par les grandes vérités qu'il y avait répandues (10)? En effet, portons nos

liſait avec avidité ſes ouvrages, & on déchirait ſa perſonne. Cependant, quoiqu'on ait eu l'adreſſe de lui donner le titre d'homme à paradoxes, je penſe que c'eſt, de tous les Ecrivains modernes, celui qui a dit le plus ouvertement la vérité. Rien n'eſt mieux fait que ſon épitaphe; elle eſt de la plus noble ſimplicité : « Ici repoſe » l'homme de la Nature & de la vérité ».

(10) L'Académie de Dijon avait propoſé de décider ſi le rétabliſſement des arts & des ſciences avait contribué à épurer les mœurs; M. Rouſſeau a démontré victorieuſement le contraire. Voyez ſon Diſcours ſur ce ſujet.

regards impartialement sur les peuples que nous admirons depuis si long-tems sans les imiter ; transportons-nous en Egypte, cette première école de l'Univers, qui fut la mère de la philosophie, & bientôt après la conquête de Cambyse, puis celle des Romains, des Arabes & des Turcs (11) : dans la Grèce, ce berceau des arts, qui le fut aussi de nos turpitudes & de nos futilités ; à Rome, jadis l'asyle de la science & de la vertu, qui le devint ensuite de l'ignorance & de la dépravation ; dans la Chine même, cette contrée immense, où les lettres honorées, dit M. ROUSSEAU, conduisent aux premières dignités de l'Etat, & où le vice & le crime paraissent le plus à découvert. Comparons les mœurs de ces Nations tour-à-tour polies & corrompues, avec celles des Spartiates, des Scythes & des Scots, & nous appercevrons sans étonnement

(11) Ibidem.

que les arts & les ſciences, loin d'avoir contribué à perfectionner les mœurs, comme ils auraient dû le faire, n'ont ſervi au contraire qu'à les entraîner dans la corruption par les abus qui les accompagnent (12). Mais il était dangereux de dévoiler ce ſecret avec tant de hardieſſe & de ſagacité : l'envie, cette ennemie du repos des hommes, ce ſerpent venimeux qui ſort ſi ſouvent, pour ſa honte, de l'antre obſcur qui le cache, ne tarda pas à faire entendre ſes ſifflemens affreux; mais que pouvait-elle contre

---

(12) Le Diſcours de M. Rouſſeau a été, & eſt encore aujourd'hui regardé par bien des gens comme un parallogiſme. Ce reproche ſerait fondé, ſi l'Auteur eût voulu prouver que les ſciences par elles-mêmes corrompent les mœurs; mais c'eſt plutôt contre les abus qu'elles entraînent qu'il s'eſt élevé, que contre les ſciences dont on abuſe beaucoup, dit-il, & dont on abuſe toujours. Au reſte, voyez ſon Diſcours, & ſes Obſervations ſur la réponſe du Roi de Pologne.

une plume que l'éloquence & la vérité éclairaient de leurs flambeaux divins (13)?

Vainement les antagonistes de M. Rousseau lui reprocheront-ils d'avoir prostitué ses talens, de s'être servi d'un langage qu'il n'entendait pas, pour anéantir la musique Française, fille aînée de la musique Italienne, selon le Père Castel (14). Il était beau, n'en doutons

---

(13) Ce Discours, quoique rempli de sublimes beautés, fut cependant beaucoup critiqué; il le fut même par des personnes d'un grand mérite. M. Rousseau n'en fut point étonné; il paraît même qu'il s'y attendait : « Je sais » d'avance, dit-il, avec quels grands mots on » m'attaquera; lumières, connaissances, loix, » morale, raison, bienséance, égards, dou» ceur, aménité, politesse, éducation; à tout » cela je ne répondrai que par deux mots » qui sonnent encore plus fort à mon oreille : » vertu, vérité, m'écrierai-je sans cesse; vérité, » vertu. Si quelqu'un n'apperçoit là que des » mots, je n'ai plus rien à dire.

(14) Voyez une mauvaise critique du Père Castel, portant pour titre : *Lettre d'un Académicien de Bordeaux.*

point, d'être les défenseurs de la musique nationale, mais il l'était encore plus de l'être du bon goût & de la raison ; aussi M. Rousseau fut-il cette fois insensible aux clameurs indécentes de la calomnie, persuadé que le tems, en vérifiant sa prédiction, serait un jour son plus terrible vengeur.

Ici se développe toute la difficulté de mon sujet. M. Rousseau devait-il écrire contre la musique Française ? avait-il quelque intérêt à le faire ? abusait-il en effet de la portioncule d'esprit qu'il avait reçu de la Nature ? Ce qu'il avait ; a-t-on pu se le dissimuler ? Il avait beaucoup de goût pour le beau, & rien n'était plus beau à ses yeux que la vérité : sa Lettre en est l'emblême ; & c'est malheureusement ce qui ne lui fut point pardonné (15). Qu'on dise, tant qu'on voudra, que la musique

(15) Voyez l'Avertissement de sa Lettre sur la musique Française.

étant

étant l'art de peindre & d'émouvoir par les sons, & ayant le même objet que la peinture & la poësie, il s'ensuit qu'un peuple peut avoir une bonne musique, quoiqu'ayant une langue rude; que la langue Française est propre à la musique par les beaux vers de nos Poëtes (16). Il y a long-tems que nous savons cela, nous ne pouvons en douter, nous; mais il n'en était pas de même de M. ROUSSEAU : « Il est vrai, dit-il, que quoi- » que nous ayons eu d'excellens Poëtes, » & même quelques Musiciens qui n'é- » taient pas sans génie, je crois notre » langue peu propre à la poësie, & » point du tout à la musique. Je ne crains » pas de m'en rapporter sur ce point » aux Poëtes même; car quant aux Mu- » siciens, chacun sait qu'on peut se dis- » penser de les consulter sur toute affaire

(16) Voyez l'apologie de la musique Française, par M. l'Abbé Laugier.

» de raiſonnement. On peut concevoir, » ajoute-t-il dans ſa lettre, des langues » plus propres à la muſique les unes que » les autres : on en peut concevoir qui » ne le feraient point du tout. Telle en » pourrait être une qui ne ferait com- » poſée que de ſons mixtes, de ſyllabes » muettes, ſourdes ou nazales, peu de » voyelles ſonores, beaucoup de con- » ſonnes & d'articulations. Si l'on de- » mandait, pourſuit-il, lequel de tous » les peuples doit avoir une meilleure » muſique, je dirais que c'eſt celui dont » la langue y eſt le plus propre. Or s'il » y a en Europe une langue propre à » la muſique, c'eſt certainement l'Ita- » lienne ; car cette langue eſt douce, » ſonore, harmonieuſe & accentuée plus » qu'aucune autre ; & ces quatre qualités » ſont préciſément les plus convenables » au chant (17).

(17) Voyez ſa Lettre ſur la muſique Fran- çaiſe.

Pour justifier M. ROUSSEAU des intentions odieuses qu'on lui a malignement attribuées, je ne le suivrai point dans toutes les preuves qu'il donne de la supériorité de la musique Italienne sur la musique Française : mais ne l'eût-il pas eu ce droit d'attaquer ouvertement un art qui faisait les délices de la Nation, & la gloire des Lulli & des Rameau (18) ; son Devin de village, peinture vivante & admirable de l'âge d'or ; & son Dictionnaire de musique, devenu si nécessaire à notre littérature,

---

(18) On sait que Lulli a été en quelque façon le Créateur de la musique Française, & que Rameau en a été le Restaurateur. Il est malheureux pour la gloire de ces deux grands hommes, que Jean-Jacques ait eu sur quelques points une opinion différente de la leur. Cela ne doit point cependant affaiblir la reconnaissance qu'ils ont méritée, particulièrement Rameau, par la découverte de la basse fondamentale, dont il peut être regardé comme l'Auteur.

& principalement à un peuple qui, à l'imitation des Grecs, distribue depuis deux siècles les couronnes lyriques, & juge du mérite des Musiciens, auraient dû, ce me semble, faire chérir, ou du moins respecter celui qui savait si bien l'inspirer par ses vertus & ses talens. Mais quel fut le produit de ses utiles travaux? Trompé par des Libraires de mauvaise foi, chassé d'un endroit où il venait de créer une ame nouvelle (19),

(19) Le Devin du village avait procuré à M. Rousseau son entrée gratuite à l'Opéra; mais à peine eut-il fait paraître sa Lettre sur la musique Française, que l'Académie de musique l'en exclut publiquement. M. Rousseau se plaignit ouvertement de cette injustice. « Ils ne » refusent pas, écrivait-il à un de ses amis » qui lui mandait le repentir de l'Académie, » de me rendre mes entrées. J'entends bien: » ils me les rendront volontiers aujourd'hui » pour avoir le plaisir de me les ôter demain, » & me faire avoir un second affront. Puis- » que ces gens-là n'ont ni foi, ni parole, qui

estimé & envié du petit nombre de connaisseurs, méprisé des sots, tout enfin paraissait se réunir pour lasser sa patience, & détruire sa réputation.

Telle est la triste destinée de l'homme ! Il forge lui-même les armes dont ses ennemis doivent se servir pour le déchirer. Tel fut le sort de ce Philosophe de la Grèce, condamné par ses propres Concitoyens à boire le jus de cigüe : tel fut encore celui de cet illustre Romain qui crut, par la sagesse de ses conseils & ses remontrances vigoureuses, détourner

---

» est-ce qui me répondra d'eux & de leurs » intentions ? Ne me sera-t-il pas bien agréa» ble de ne me présenter à la porte, que dans » l'attente de me la voir fermer une seconde » fois ? Ils n'en auront plus, direz-vous, le » prétexte : & pardonnez-moi, ils l'auront » toujours ; car si-tôt qu'il faudra trouver leur » Opéra beau, qu'on me ramène aux Car» rières, &c. ». Voyez le fragment d'une Lettre de M. Rousseau, écrite de Montmorency à un ami, le 5 Avril 1759.

l'orage affreux qui menaçoit sa patrie, qui ne lui laissa à son tour, pour prix de ses services, que le pouvoir de se donner la mort. Telle a été, dans des tems moins reculés, la destinée de plusieurs grands personnages contraints à abandonner leurs foyers, pour se soustraire à l'oppression; & notamment de cet autre Rousseau dont le nom parviendra à nos derniers neveux avec le sceau de l'infortune & de l'immortalité. Que pouvait espérer le Citoyen de Genève, après des exemples si frappans de l'injustice la plus manifeste ? Il voulut, aux dépens de son repos, corriger les hommes, les ramener à leur primitive innocence, leur montrer leur bonté originelle, & les attraits de cette égalité à laquelle ils sont tous appelés par les loix immuables de la Nature; & tel fut l'objet de son dernier Discours académique, Ouvrage si diversement apprécié, si digne de son Auteur, si favorable aux Critiques, & si admiré des Savans.

En vain s'obstinera-t-on à vouloir nous prouver l'inutilité de ce Discours, à nous répéter sans cesse qu'il n'est point avantageux à la société, qu'il n'a pour base qu'une chimère, & que c'est un tissu hypothétique & fort inégal (20). Il est fort inégal pour vous, Puristes mercenaires, Juges superficiels, qui ne cherchez qu'à jeter les fondemens de votre gloire au détriment de l'humanité; mais il est tout autre pour l'observateur éclairé : il y découvre à chaque instant, non une méthaphysique fausse, mais l'empreinte de la vérité; non une morale pernicieuse, mais celle qui pou-

(20) « Cet Ouvrage, dit un mauvais Cri-
» tique, ne me paraît ni instructif, ni agréa-
» ble. Quel avantage, quelle leçon, quel plaisir
» la société peut-elle retirer de conjectures
» vagues, de réflexions à perte de vue, qui
» ne sont appuyées sur rien ». Pour découvrir la fausseté de cette allégation, j'invite mes Lecteurs à voir le Discours sur l'inégalité des conditions.

vait le mieux convenir à nos mœurs & à nos ufages : il y découvre enfin, non l'homme tel qu'il eft, mais tel qu'il devrait être pour être plus heureux. Qu'on ne penfe pas qu'entraîné par un enthoufiafme aveugle, j'adopte toutes les maximes de M. ROUSSEAU, que j'aille inconfidérement louer tous fes Ouvrages. Il en eft fans doute que je réprouve & que je regarde comme les vapeurs de la vive effervefcence de fon imagination ; mais il en eft auffi qui font le fruit de ces méditations calmes & philofophiques qui lui apprirent à connaître les paffions humaines, & à triompher des fiennes ; & telles font, entre autres, fes poëfies qui nous repréfentent fi délicatement ces tems heureux, où l'homme, content des productions fpontanées que lui prodiguait la Nature, vivait fans crime & fans remords. Quelle fiction plus féduifante, je le répète, que le Devin du village, ce chef-d'œuvre lyrique ? Quoi de plus

naturel & de plus délicat en même tems? Y a-t-il rien de plus joli que cette Chanſon qui ouvre la première ſcène, & qu'on répète toujours avec un nouveau plaiſir.

J'ai perdu tout mon bonheur,
J'ai perdu mon ſerviteur;
Colin me délaiſſe,
Hélas, il a pu changer!
Je voudrais n'y plus ſonger.
J'y ſonge ſans ceſſe.

Et cette autre chantée encore par Colette.

Si des galans de la ville
J'euſſe écouté les diſcours,
Ah! qu'il m'eût été facile
De former d'autres amours.
Miſe en riche demoiſelle,
Je brillerais tous les jours,
De rubans & de dentelle
Je chargerais mes atours.
Pour l'amour de l'infidelle
J'ai refuſé mon bonheur;
J'aimais mieux être moins belle
Et lui conſerver mon cœur.

Ah ! que cela eſt joli ! Cette Chanſon va au cœur. Celle de la cinquième ſcène ne le cède point aux autres.

Je vais revoir ma charmante maîtreſſe ;
Adieu châteaux, grandeurs, richeſſe,
Votre éclat ne me tente plus :
Si mes pleurs, mes ſoins aſſidus
Peuvent toucher ce que j'adore,
Je vous verrai renaître encore,
Doux momens que j'ai perdus.

Peut-on voir quelque choſe de plus ingénieux, de plus finement imaginé que le refrein du Vaudeville, qui eſt que l'amour eſt un enfant ?

Je ne finirais pas ſi je voulais mettre ſous les yeux de mes Lecteurs toutes les beautés de détail qui ſe trouvent dans ce charmant intermède. Quel coloris, quelle cadence dans la verſification ! quelle expreſſion dans la mélodie ! Si l'Auteur nous y repréſente les mœurs des premiers âges, il nous peint dans Narciſſe celles d'un ſiècle corrompu ; & ce dernier tableau, loin de lui acquérir des droits à la gratitude publique, ne ſervit qu'à aug-

menter ses peines & le nombre de ses envieux (21). Génie admirable même dans

(21) Jean-Jacques, disait-on hautement, semble ne donner des écrits au Public, que dans la vue de lui faire des outrages; il décrie les arts, & consacre ses jours à s'essayer dans les plus frivoles; il blâme le spectacle, & fait des pièces de théâtre. « Ce discours, leur répond à son tour M. Rousseau, est une satyre » très-amère, non de moi, mais de mon siècle. » Cependant je conseille à ceux qui sont si » ardens à chercher des reproches à me faire, » de vouloir mieux étudier mes principes, & » mieux observer ma conduite, avant que de » m'y taxer de contradiction & d'inconsé- » quence. S'ils s'apperçoivent jamais que je » commence à briguer les suffrages du Public, » ou que je tire vanité d'avoir fait de jolies » chansons, ou que je rougisse d'avoir fait de » mauvaises comédies, ou que je cherche à » nuire à la gloire de mes concurrens, ou que » j'affecte de mal parler des grands hommes » de mon siècle, pour tâcher de m'élever à » leur niveau, en les rabaissant au mien, ou » que j'aspire à des places d'accadémie, ou » que j'aille faire ma cour aux femmes qui

ſes défauts (21), M. ROUSSEAU ne connut d'autre mobile que l'indépendance, & n'eut jamais d'autre deſir que le bien public, aſſemblage précieux qui le diſ-

» donnent le ton, ou que j'encenſe la ſottiſe » des Grands, ou que, ceſſant de vouloir » vivre du travail de mes mains, je tienne à » ignominie le métier que je me ſuis choiſi, » & faſſe des pas vers la fortune; s'ils remar- » quent, en un mot, que l'amour de la répu- » tation me faſſe oublier celui de la vertu, » je ſupplie de m'en avertir, & même publi- » quement, & je leur promets de jeter à l'inſ- » tant au feu mes écrits & mes livres, & de » convenir de toutes les erreurs qu'il leur plaira » de me reprocher ». Préface de Narciſſe.

(21) On a ſouvent reproché à M. Rouſſeau d'avoir donné dans le néologiſme; mais, comme le dit très-bien un Ecrivain moderne, c'eſt toujours ſi heureuſement & avec tant de raiſon & de graces qu'il emploie des mots nouveaux, ou qu'il donne à des mots reçus des acceptions nouvelles, qu'on ne ſaurait le blâmer d'une hardieſſe qui embellit & enrichit la langue. *Cur ego*, diſait Horace, *ſi linguam Catonis & Enni, ditare valeo, &c.*?

tinguera toujours de ceux qui se sont fait un nom dans la république des lettres ; mais ce qui ne cessera d'édifier *avec solidité* la postérité, & de le rendre cher à toutes les Nations, ce sera cette éloquence impétueuse & persuasive qui, en le rendant le Démosthène moderne, semble communiquer à ses Lecteurs cet esprit républicain qui ennoblit & vivifie l'ame. Ce sera cet amour pour le vrai dont il fut constamment épris, & ce respect pour les loix dont il ne s'écarta jamais. Eh ! comment aurait-il pu ne pas les respecter, lui qui en a parlé avec tant de majesté & de vénération ? « Il est certain, dit-il, que » si l'on peut contraindre ma volonté, » je ne suis plus libre, & que je ne suis » plus maître de mon bien, si quel- » qu'autre chose peut y toucher : cette » difficulté, qui devait sembler insur- » montable, a été levée par la plus su- » blime de toutes les institutions hu- » maines, ou plutôt par une inspiration

» céleste, qui apprit à l'homme à imiter
» ici-bas les décrets de la Divinité. Par
» quel art inconcevable a-t-on pu trouver
» le moyen d'assujettir les hommes, pour
» les rendre libres ? d'employer au service
» de l'Etat les biens, les bras & la vie
» même de tous ses membres, sans les
» contraindre & sans les consulter ? d'en-
» chaîner leur volonté de leur propre
» aveu ? de faire valoir leur consentement
» contre leur refus, & de les forcer à
» se punir eux-mêmes, quand ils font
» ce qu'ils n'ont pas voulu ? Comment
» se peut-il faire qu'ils obéissent, &
» que personne ne commande ; qu'ils
» servent & n'aient point de maître ;
» d'autant plus libres en effet, que, sous
» une apparente sujettion, nul ne perd
» de sa liberté que ce qui peut nuire
» à celle d'un autre ? Ces prodiges sont
» l'ouvrage de la loi : c'est à la loi seule
» que les hommes doivent la justice &
» la liberté : c'est cet organe salutaire
» de la volonté de tous, qui rétablit

» dans le droit l'égalité naturelle entre » les hommes : c'eſt cette voix céleſte » qui dicte à chaque Citoyen les pré- » ceptes de la raiſon publique, & lui » apprend à agir ſelon les maximes de » ſon propre jugement, & à n'être pas » en contradiction avec lui-même » (22). Qui, mieux que M. ROUSSEAU, a ſu donner plus d'intérêt aux ſujets les plus graves & les plus épineux, & éclaircir les queſtions les plus abſtraites ? Qui, mieux que lui, a ſu défendre & garantir gratuitement ſa patrie des pièges que lui tendaient la ſervitude & la corruption (23)?

---

(22) Voyez ſon Diſcours ſur l'économie politique.

(23) M. de Voltaire, amateur paſſionné du ſpectacle, voulait, ainſi que pluſieurs autres Philoſophes, faire établir un théâtre de comédie à Genève. M. d'Alembert ſe chargea de développer, dans ſon article Genève de l'Encyclopédie, les raiſons qui devaient porter les Genevois à adopter ce projet ſi funeſte pour eux. M. Rouſſeau ſentit le coup ; & s'en plaignit publi-

Ne le croirait-on pas inſpiré par une Divinité bienfaiſante dans l'Epître qu'il adreſſa à cet autre Sage, ornement de la Nation Françaiſe (24). Digne émule de Monteſquieu, c'était à M. ROUSSEAU à traiter de l'économie politique ; Ouvrage qui répand des rayons de lumière ſur toutes les parties de l'Adminiſtration : c'eſt-là où l'on voit qu'un Gouvernement attentif & bien intentionné, veillant ſans ceſſe à maintenir ou rappeler

quèment à M. d'Alembert. « Je n'expoſerai point » ici ; lui écrivit-il, mes conjectures ſur les » motifs qui vous ont pu porter à nous pro» poſer un établiſſement ſi contraire à nos maxi» mes. Quelles que ſoient vos raiſons, il ne » s'agit pour moi que des nôtres ; & tout ce que » je me permettrai de dire à votre égard, c'eſt » que vous ſerez sûrement le premier Philoſophe » qui jamais ait excité un peuple libre, une pe» tite ville à ſe charger d'un ſpectacle public ». Sa Lettre était trop éloquente pour ne pas faire impreſſion : Genève n'eut point de théâtre.

(24) Voyez ſa Lettre à M. d'Alembert.

peler chez le peuple l'amour de la patrie & les bonnes mœurs, prévient de loin les maux qui résultent tôt ou tard de l'indifférence des citoyens pour le sort de leur métropole, & contient dans d'étroites bornes cet intérêt personnel qui isole tellement les Particuliers, que l'État s'affaiblit par leur puissance, & n'a rien à espérer de leur bonne volonté; que par-tout où le peuple aime son pays & respecte les loix, il reste peu de chose à faire pour le gouverner & le rendre heureux. C'est-là où l'on voit que la vertu est le seul instrument efficace dans les finances, & que l'intégrité du Magistrat est le seul frein capable de contenir son avarice; que les livres & tous les comptes des Régisseurs servent moins à déceler leurs infidélités, qu'à les couvrir, & que la prudence n'est jamais aussi prompte à imaginer de nouvelles précautions, que la fripponnerie à les éluder.. « Laissez donc les registres & pa-

» piers, ajoute M. ROUSSEAU, & re» mettez les finances en des mains» fidelles; c'eſt le ſeul moyen qu'elles» ſoient fidèlement régies » (27). C'était encore à lui à donner de nouveaux reſſorts à un corps chancelant, en puiſant dans les débris mêmes de ſa conſtitution les moyens de raffermir ſes fondemens ébranlés (28). C'était à lui à

---

(27) Voyez ſon Diſcours ſur l'économie politique.

(28) Voyez ſes Conſidérations ſur le Gouvernement de Pologne. M. Rouſſeau penſe dans cet Ouvrage, que « l'impôt le meilleur, » le plus naturel, & qui n'eſt point ſujet à la » fraude, eſt une taxe proportionnelle ſur les » terres & ſur toutes les terres ſans exception, » comme l'ont propoſé le Maréchal de Vau» ban & l'Abbé de Saint-Pierre; car enfin, » ajoute-t-il, c'eſt ce qui produit qui doit payer, » tous les biens royaux, terreſtres, eccléſiaſti» ques & en roture doivent payer également, » c'eſt-à-dire proportionnellement à leur éten» due & à leur produit, quel qu'en ſoit le pro-

dévélopper avec cette grandeur de courage & cette fermeté d'esprit qui faisaient son apanage, les vrais principes

---

» priétaire. Cette imposition paraîtrait demander » une opération préliminaire, savoir un cadastre » général; mais on pourrait l'éviter en essayant » l'impôt, non sur la terre directement, mais » sur son produit, ce qui serait encore plus » juste; c'est-à-dire en établissant dans la pro- » portion qui serait jugée convenable, une dîme » qui se leverait en nature sur la récolte, comme » la dîme ecclésiastique; & pour éviter l'em- » barras des détails & des magasins, on affer- » merait ces dîmes à l'enchère, comme font les » Curés : en sorte que les particuliers ne seraient » tenus de payer la dîme que sur leur récolte, » & ne la payeraient de leur bourse, que lors- » qu'ils l'aimeraient mieux ainsi, sur un tarif » réglé par le Gouvernement. Ces fermes réu- » nies pourraient être un objet de commerce » par le débit des denrées qu'elles produiraient, » & qui pourraient passer à l'Etranger par les » débouchés ordinaires. On éviterait encore par- » là tous les frais de perception & de régie, » toutes ces nuées de Commis & d'Employés si

du droit politique, cette essence de la souveraineté, cet empire des loix, ce contrat primitif qui devrait être la boussole de tout Gouvernement (28). O Genève,

---

» odieux au peuple, si incommodes au public ; » & ce qui est le plus grand point, l'Etat » aurait de l'argent, sans que les citoyens fussent » obligés d'en donner ; car je ne répéterai ja- » mais assez que ce qui rend les impôts oné- » reux au cultivateur, est qu'ils sont pécuniaires, » & qu'il est premièrement obligé de vendre » pour parvenir à payer ».

(28) Le Contrat social développait une matière trop délicate par elle-même, pour n'avoir pas beaucoup d'adversaires ; on ne fut du tout point étonné de le voir proscrire dans le Gouvernement que l'Auteur avait choisi pour modèle, & on peut dire qu'il eût en cela le sort de l'Esprit des Loix. « Il fallut, dit d'Alembert dans son » Eloge de Montesquieu, que les véritables » Juges eussent eu le tems de lire. Bientôt ils » ramenèrent la multitude, toujours prompte » à changer d'avis. La partie du public qui en- » seigne, dicta à la partie qui écoute ce qu'elle » devait penser & dire ; & le suffrage des hommes

reçois le prix de la reconnoissance ! Si les villes de la Grèce se disputent encore aujourd'hui l'honneur d'avoir donné le jour au Prince des Poëtes, tu jouiras constamment & sans rivalité de celui d'avoir donné naissance à un Sage assez vertueux pour dire la vérité aux hommes, & assez courageux pour la défendre. Quelle philosophie simple & touchante ne respirent-elles point, ces lettres enchanteresses qui impriment si fortement dans nos cœurs l'histoire de nos foiblesses ? Ici c'est le langage le plus animé de la séduction ; là celui de la honte & du repentir qui en sont les suites funestes :

» éclairés, joint aux échos qui le répétèrent, » ne forma plus qu'une voix dans toute l'Eu- » rope ». Voilà la véritable histoire du Contrat social. Quoi qu'il en soit, c'est à Genève que nous devons cet Ouvrage précieux, dans lequel l'Auteur a montré ce qu'on disait autrefois du célèbre Duc de Sully, les vues d'un profond Législateur, & l'ame d'un vrai Patriote.

tantôt c'est une critique fine de la frivolité de nos amusemens, & tantôt l'esquisse frappante des préceptes de la vérité. Tendre Julie! femme aimante & sensible! femme inconcevable! soyez à jamais l'exemple de votre sexe! retracez-nous sans cesse dans vos lettres, avec ce charme inexprimable qui règne sur votre personne, la force des préjugés qui nous asservissent (29); représentez-nous sans cesse ce moment où votre ame bienfaisante sacrifie son propre bonheur aux devoirs de l'humanité (30). Et toi, Bomston, ami sublime & rare, sois à jamais le modèle de tes semblables: apprends à l'Univers entier qu'il n'y a qu'un cœur vraiment généreux comme le tien, qui sache réparer publiquement ses torts (31). Êtres privilégiés, êtres

(29) Voyez, dans la Nouvelle Héloïse, les lettres sur le duel, l'adultère & l'ivrognerie.

(30) Ibidem, part. I, lettre XXXIX.

(31) Je n'ai jamais lu la rétractation d'Edouard

uniques, que je me plais à contempler la douceur & la pureté de votre morale ! qu'elle est un puissant attrait pour les âmes qui ne sont point étrangères à la vertu ! heureux ceux qui la cultivent & peuvent en profiter ! La femme entraînée par le mouvement de ses passions, y trouvera des leçons de sagesse ; l'homme séducteur, le germe de ses inconséquences ; & le Philosophe, les principes lumineux qui l'ont conduit au véritable bonheur.

Qu'on cesse enfin d'envisager M. ROUSSEAU comme un Pyrrhonien, un Sceptique égoïste qui n'affichait la misanthropie, que pour mieux outrager ce qui était reçu (32). La Nouvelle Hé-

---

sans attendrissement. Qu'elle peint bien un cœur juste & sensible ! Si jamais cet exemple de modération était mis en pratique, on ne verrait pas des gens, estimables d'ailleurs, devenir les victimes de leurs propres préjugés. Voyez la Nouvelle Héloïse, part. II, lett. XII.

(32) Voyez les Observations de M. Cazotte

loïse sera toujours pour les gens de goût, le roman le plus instructif, le plus agréable & le mieux accompli. Quelle différence entre le jargon emmiellé & pédantesque de nos Romanciers modernes, & la diction séduisante de M. ROUSSEAU ! entre l'abus du bel esprit qui règne dans ces productions éphémères dont on inonde journellement le public, & ces traits de vérité qui se font sentir dans les lettres des deux amans ! Malgré tout ce qu'on en a dit, ce roman sera long-tems sans modèle (33) : il assurera à

---

sur la Lettre de J. J. contre la musique Française.

(33) Exception faite du roman de Dom Quichotte, je n'en sache pas de mieux fait, & qui renferme des vues plus hardies que celui d'Héloïse. Quoi qu'on en puisse dire, ce recueil est très-susceptible de faire un jour une révolution : il ne s'agit que d'être conséquent pour le concevoir. Quel a été le but moral de M. Rousseau

ſon Auteur une gloire durable, pendant qu'Emile lui ouvrira le ſanctuaire du temple de l'immortalité.

C'eſt ici qu'une fois encore ſe retra-

---

en écrivant ces lettres? Il l'avoue lui-même: « de montrer, dit-il, que la vie ruſtique & » l'agriculture ont des plaiſirs que les riches » ne ſavent point connaître; que ces plaiſirs » ſont moins inſipides, moins groſſiers qu'ils » ne penſent; qu'il y peut régner du goût, du » choix, de la délicateſſe; qu'un homme de » mérite, qui voudrait ſe retirer à la cam- » pagne avec ſa famille, & devenir lui-même » ſon propre fermier, y pourrait couler une » vie auſſi douce qu'au milieu des amuſemens » des villes; qu'une ménagère des champs peut » être une femme charmante, auſſi pleine de » graces, & de graces plus touchantes que » toutes les petites-maîtreſſes; qu'enfin les plus » doux ſentimens du cœur y peuvent animer » une ſociété plus agréable que le langage ap- » prêté des cercles où nos rires mordans & » ſatyriques ſont le triſte ſupplément de la » gaieté qu'on n'y connaît plus ». Voyez la préface de Julie.

cent à mes yeux toute l'importance de mon ſujet & la faibleſſe de mes talens. Pourrai-je jamais analyſer cet Ouvrage connu de toutes les Nations, & ſi digne de paſſer à la poſtérité la plus reculée; cet Ouvrage immortel qui porte partout la flâme du génie & la magie de l'élocution? Quel ſpectacle plus raviſſant que celui d'un Sage inſtruiſant les mortels, détruiſant des préjugés groſſiers, prévenant des maux affreux, & procurant des biens effectifs à l'humanité! Où eſt la mère de famille, où eſt le jeune homme qui ne s'attendrit point à la lecture d'Emile, & ne le choiſit pour le thermomètre de ſes actions! Quel ſtyle mâle & ſoutenu! quelle connaiſſance profonde du cœur humain! avec quelle énergie, quelle volupté M. ROUSSEAU ne nous montre-t-il point nos devoirs? Faut-il porter les mères à remplir ceux que la Nature leur impoſe? de quelle nobleſſe d'expreſſion ne ſe ſert-il pas pour les y engager?

« Qu'elles daignent, leur dit-il, nourrir » leurs enfans, les mœurs vont se réformer d'elles-mêmes, les sentimens de » la Nature se réveiller dans tous les » cœurs; l'Etat va se repeupler; ce premier point, ce point seul va tout » réunir. L'attrait de la vie domestique » est le meilleur contre-poison des mauvaises mœurs. Le tracas des enfans » qu'on croit importun, devient agréable; il rend le père & la mère plus » nécessaires, plus chers l'un à l'autre; » il resserre entr'eux le lien conjugal. » Quand la famille est vivante & animée, les soins domestiques font la » plus chère occupation de la femme, » & le plus doux amusement du mari. » Ainsi de ce seul abus corrigé résulterait bientôt une réforme générale; » bientôt la Nature aurait repris tous » ses droits. Qu'une fois les femmes » redeviennent mères, bientôt les hommes » redeviendront pères & maris (34).

(34) Voyez Emile, tom. I, liv. I.

S'agit-il d'enseigner à Emile les arts de pur agrément ? c'est toujours la Nature qui guide son pinceau. « Je me » garderai bien, dit M. Rousseau, » de lui donner un Maître à dessiner, » qui ne lui donnerait à imiter que des » imitations, & ne le ferait dessiner que » sur des dessins. Je veux qu'il n'ait » d'autre Maître que la Nature, ni d'autre » modèle que les objets. Je veux qu'il » ait sous les yeux l'original même, & » non pas le papier qui le représente; » qu'il crayonne une maison sur une » maison, un arbre sur un arbre, un » homme sur un homme, afin qu'il s'ac- » coutume à bien observer les corps » & leurs apparences, & non pas à » prendre des imitations fausses & con- » ventionnelles pour de véritables imi- » tations » (35).

Faut-il lui apprendre la musique? c'est avec une clarté & une précision qui ne laissent rien à desirer. Après avoir prouvé

(35) Voyez Emile, tom. I, liv. I.

l'inutilité des distinctions qui règnent dans notre musique, entre le sens des syllabes & le sens des lettres, ce qui rend notre manière de solfier si difficile : « Suivons, dit M. ROUSSEAU, avec » notre Elève une pratique plus simple » & plus claire ; qu'il n'y ait pour lui » que deux modes dont les rapports » soient toujours les mêmes, & toujours » indiqués par les mêmes syllabes. Soit qu'il » chante ou qu'il joue d'un instrument, » qu'il sache établir son mode sur chacun » des douze tons qui peuvent lui servir » de base, & que, soit qu'on module » en D, en C, en G, &c., la finale » soit toujours *ut* ou *la*, selon le mode. » De cette manière il vous concevra » toujours ; les rapports essentiels du » mode, pour chanter & jouer juste, » seront toujours présens à son esprit ; » son exécution sera plus nette, & ses » progrès rapides (36).

---

(36) « Pour moi, dit Jean-Jacques, je ne

Veut-il lui donner une notion des ſciences abſtraites ? Quelle tournure aiſée n'emploie-t-il point pour y parvenir ? Ce n'eſt pas lui qui apprend la géométrie à ſon Elève, c'eſt ſon Elève qui la lui apprend (37). Cherche-t-il à lui faire trouver les rapports ? Une pointe au bout d'un fuſil tournant ſur un pivot, eſt le compas dont il ſe ſert pour tracer un cercle. Veut-il lui donner une leçon d'aſtronomie ? La forêt de Mont-

» prétends point apprendre la géométrie à Emile; » c'eſt lui qui me l'apprendra : je chercherai les » rapports, & il les trouvera, car je les chercherai » de manière à les lui faire trouver. Par exem- » ple, au lieu de me ſervir d'un compas pour » tracer un cercle, je le tracerai avec une pointe » au bout d'un fuſil tournant ſur un pivot. Après » cela, quand je voudrai comparer les rayons » entr'eux, Emile ſe moquera de moi, & il me » fera comprendre que le même fil, toujours » tendu, ne peut avoir tracé des diſtances iné- » gales ». Emile, tom. I, liv. I.

(37) Voyez Emile, liv. II.

morency lui sert de sphère & de Collège-Royal. Voilà, ne craignons point de le dire, voilà la marche de la Nature. Faut-il prouver aux pères de famille la nécessité de faire apprendre un métier à leurs enfans ? Avec quel feu, quelle véhémence ne leur décrit-il point l'instabilité des choses humaines ? « Vous vous fiez, leur dit-il, à l'ordre » actuel de la société, sans songer que » cet ordre est sujet à des révolutions » inévitables, & qu'il vous est impos» sible de prévoir ni de prévenir celle » qui peut regarder vos enfans. Le » grand devient petit, le riche devient » pauvre, le Monarque devient sujet : » tout ce qu'ont fait les hommes, les » hommes peuvent le détruire : il n'y a » de caractères ineffaçables, que ceux » qu'imprime la Nature, & la Nature » ne fait ni Princes, ni riches, ni » grands Seigneurs. Que fera donc dans » la bassesse ce Satrape que vous n'avez » élevé que pour la grandeur ? que fera

» dans la pauvreté ce Publicain qui ne » ſait vivre que d'or ? que fera, dépourvu » de tout, ce faſtueux imbécille qui ne » ſait point uſer de lui-même, & ne met » ſon être que dans ce qui eſt étranger » à lui ? Heureux celui qui ſait quitter » alors l'état qui le quitte, & reſter » homme en dépit du ſort ! Qu'on loue » tant qu'on voudra ce Roi vaincu qui » veut s'enterrer en furieux ſous les » débris de ſon trône ! Moi, je le mé- » priſe ; je vois qu'il n'exiſte que par » ſa couronne, & qu'il n'eſt rien du » tout s'il n'eſt Roi : mais celui qui la » perd & s'en paſſe, eſt alors au-deſſus » d'elle. Oui, j'aime cent fois mieux le » Roi de Syracuſe, Maître d'école à » Corinthe, & le Roi de Macédoine, » Greffier à Rome, qu'un malheureux » Tarquin, ne ſachant que devenir s'il » ne règne pas (38).

Eſt-il tems de parler à Emile de

(38) Voyez Emile, liv. II.

religion

religion ? Quelle justesse, quelle simplicité ne met-il pas dans quelques-uns de ses discours, si propres à verser dans le cœur de son Elève les semences de la vertu, & à élever son esprit à la connaissance de la Divinité ! Ah ! qu'il eût été plus grand, s'il eût toujours écrit avec la même sagesse & la même circonspection, & si, pour suivre trop scrupuleusement la route de la Nature, il eût, sur cet objet, moins négligé celle de la vérité ! « N'attendez de moi, lui dit-il, » ni des discours savans, ni de profonds raisonnemens. Je ne suis pas » un grand Philosophe, & je me soucie » peu de l'être ; mais j'ai quelquefois » du bon sens, & j'aime toujours la » vérité. Je ne veux pas argumenter » avec vous, ni même tenter de vous » convaincre ; il me suffit de vous exposer ce que je pense dans la simplicité de mon cœur : consultez le » vôtre durant mon discours, c'est tout

» ce que je vous demande. Je ne rai-
» ſonnerai point ſur la nature de Dieu,
» que je n'y ſois forcé par le ſentiment
» de ſes rapports avec moi. Ces rai-
» ſonnemens ſont toujours téméraires ;
» un homme ſage ne doit s'y livrer
» qu'en tremblant, & sûr qu'il n'eſt
» pas fait pour les approfondir : car ce
» qu'il y a de plus injurieux à la Divi-
» nité, n'eſt pas de n'y point penſer,
» mais d'en mal penſer. Dans la juſte
» défiance de moi-même, la ſeule choſe
» que je lui demande, ou plutôt que
» j'attends de ſa juſtice, eſt de redreſſer
» mon erreur ſi je m'égare. Pour être
» de bonne foi, je ne ſuis point in-
» faillible : mes opinions, qui me ſem-
» blent les plus vraies, ſont peut-être
» autant de menſonges ; car quel homme
» ne tient pas aux ſiennes, & combien
» d'hommes ſont d'accord en tout ? L'illu-
» ſion qui m'abuſe a beau me venir de
» moi, c'eſt lui ſeul qui m'en peut
» guérir. J'ai fait ce que j'ai pu pour

» atteindre à la vérité, mais sa source
» est trop élevée. Quand les forces me
» manquent pour aller plus loin, de
» quoi puis-je être coupable ? C'est à
» elle à s'approcher. Mon enfant, pour-
» suit-il, si mes réflexions vous amè-
» nent à penser comme je pense, que
» mes sentimens soient les vôtres, que
» nous ayons la même profession de foi,
» voici le conseil que je vous donne.
» Tenez votre ame en état de desirer
» toujours qu'il y ait un Dieu, & vous
» n'en douterez jamais : soyez sincère
» & vrai sans orgueil ; sachez être igno-
» rant, vous ne tromperez ni vous ni
» les autres. Si jamais vos talens cul-
» tivés vous mettent en état de parler
» aux hommes, ne leur parlez jamais
» que selon votre conscience, sans vous
» embarrasser s'ils vous applaudiront.
» L'abus du savoir produit l'incrédulité.
» Tout Savant dédaigne le sentiment
» vulgaire, chacun en veut avoir un à
» soi. L'orgueilleuse philosophie mène

» à l'esprit fort, comme l'aveugle dé-
» votion mène au fanatisme. Evitez ces
» extrémités; restez toujours ferme dans
» la voie de la vérité, sans jamais vous
» détourner par vanité ni par faiblesse:
» osez confesser Dieu chez les Philoso-
» phes, osez prêcher l'humanité aux in-
» tolérans. Vous serez seul de votre parti
» peut-être, mais vous porterez en vous-
» même un témoignage qui vous dis-
» pensera de ceux des hommes. Qu'ils
» vous aiment ou vous haïssent, qu'ils
» lisent ou méprisent vos écrits, il n'im-
» porte : dites ce qui est vrai, faites
» ce qui est bien; ce qui importe à
» l'homme, est de remplir ses devoirs
» sur la terre, & c'est en s'oubliant,
» qu'on travaille pour soi. Mon enfant,
» l'intérêt particulier nous trompe; il
» n'y a que l'espoir du Juste, qui ne
» trompe point » (39).

La Nature arrive-t-elle? Le savant

---

(39) Voyez Emile, tom. IV.

Instituteur se voit-il soumis à l'alternative de favoriser les penchans de son Elève, ou de les combattre, d'être son tyran ou son complaisant (40)? Le tems est-il venu de marier Emile, de lui choisir une compagne, de le rendre membre de la société? Persuadé que c'est du mariage que dépend le sort de la vie; que de précaution, que de peine ne prend-il pas pour lui trouver une épouse qui réunisse les rapports & les convenances nécessaires pour le rendre heureux; qui, sans être belle, fasse oublier auprès d'elle la beauté par ses regards pleins de douceur, sa physionomie touchante & la bonté de son caractère; par ses talens naturels qu'elle a cultivés avec soin, & son application aux travaux de son sexe qu'elle a encore moins négligés; par son esprit agréable & solide, sa sensibilité, son amour pour la vertu & son zèle pour la Religion; une Sophie enfin? Ce ne sont ni les

(40) Voyez Emile, tom. IV.

dons de la fortune, ni ceux de l'opinion qui dirigent son choix ; c'est toujours la Nature qui le conduit. « Voulez-vous, dit M. ROUSSEAU, avec cette vigueur de caractère qu'on lui connaît, « prévenir les » abus, & faire d'heureux mariages ? » étouffez les préjugés, oubliez les ins» titutions humaines, & consultez la Na» ture. N'unissez pas des gens qui ne » se conviennent que dans une con» dition donnée ; qui ne se conviendront » plus, cette condition venant à chan» ger ; mais des gens qui se convien» dront dans quelque situation qu'ils se » trouvent, dans quelque pays qu'ils ha» bitent, dans quelque rang qu'ils puis» sent tomber. Je ne dis pas que les » rapports conventionnels soient indif„ férens dans le mariage ; mais je dis „ que l'influence des rapports naturels „ l'emporte tellement sur la leur, que „ c'est elle seule qui décide du sort de „ la vie, & qu'il y a telle convenance „ de goûts, d'humeurs, de sentimens,

„ de caractères, qui devrait engager un
„ père sage, fût-il Prince, fût-il Mo-
„ narque, à donner sans balancer à son
„ fils la fille avec laquelle il aurait toutes
„ ses convenances, fût-elle la fille du
„ Bourreau. Oui, je soutiens que tous
„ les malheurs imaginables dussent-ils
„ tomber sur deux époux bien unis,
„ ils jouiront d'un plus vrai bonheur à
„ pleurer ensemble, qu'ils n'en auraient
„ dans toutes les fortunes de la terre,
„ empoisonnées par la désunion des cœurs.

„ Au lieu de destiner dès l'enfance une
„ épouse à Emile, j'ai attendu de con-
„ naître celle qui lui convient. Ce n'est
„ point moi qui fais cette destination,
„ c'est la Nature; mon affaire est de
„ trouver le choix qu'elle a fait. Mon
„ affaire, je dis la mienne & non celle
„ du père, car en me confiant son fils,
„ il me cède sa place, il substitue mon
„ droit au sien; c'est moi qui suis le
„ vrai père d'Emile, c'est moi qui l'ai
„ fait homme. J'aurais refusé de l'élever

„ si je n'avais été le maître de le marier „ à son choix, c'est-à-dire au mien. Il „ n'y a que le plaisir de faire un heu- „ reux, qui puisse payer ce qu'il en „ coûte pour mettre un homme en état „ de le devenir „ (41).

N'empruntons pas ailleurs de rai- sons pour défendre M. ROUSSEAU des imputations hasardées, des railleries in- décentes (42) qu'on lui a faites sur ce

---

(41) Voyez Emile, liv. V.

(42) Tout le monde connaît les flagorneries du Philosophe de Ferney envers le Citoyen de Genève : elles ne parurent pas peu étranges à ceux qui avaient été à portée d'entendre les justes louanges qu'il lui donnait quelque tems avant. « Ce bon-homme, dit-il dans une de ses lettres, » peut gouverner en idée deux ou trois mille » lieues, tandis qu'il est incapable de gouverner » sa servante. Il peut, dans un Roman, recevoir » un baiser âcre de Julie, & conseiller à un Prince » d'épouser la fille du Bourreau. Il y a des sotti- » ses sans conséquences ; il y en a d'autres qui » peuvent avoir des suites fâcheuses ».

J'en appelle aux gens sensés, aux partisans

paſſage de ſon Emile. Peut-on le blâmer d'avoir cherché à déchirer le voile des préjugés qui nous enveloppe, à renverſer l'empire des opinions où nous ſommes aſſujettis, & à divulguer les ſecrets de la Nature? Enfin il eſt impoſſible de ſe le diſſimuler, à moins de s'inſcrire en faux contre le bon ſens; cette partie de l'éducation, qu'a traitée cet Orateur inimitable, étincelle partout de ſublimes vérités; elle exiſtera autant que la langue Françaiſe, & ſera un des beaux monumens de la littérature. Que ceux des adverſaires de M. ROUSSEAU, qui ſont le plus acharnés à le noircir aux yeux de l'avenir,

même de M. de Voltaire : ce perſiflage puérile eſt-il digne de lui? Eſt-il bien conſéquent lui-même? Reconnaît-on là l'Auteur d'Alzire & de la Henriade? ſans nous amuſer à le réfuter, contentons-nous d'obſerver que l'endroit critiqué eſt un des plus beaux & des plus utiles morceaux de l'ouvrage.

n'y apperçoivent qu'une diction disparate, des plagiats (43) & une mauvaise logique : moi, j'y vois les rapports les plus chers & les plus sacrés, j'y vois des faisçeaux de lumière bien plus propres à éclairer notre raison, qu'à allumer les torches destructives du fanatisme. Vertueux Philosophe, toi qui eus toujours horreur du vice, & qui détestas les méchans, pouvais-tu soupçonner qu'un jour tu serais la victime de l'incrédulité des hommes ? Que tes écrits, enfans de la Nature & de la liberté, succomberaient sous le poids accablant de l'intolérance & de la prévention (44) ? Pouvais-tu penser qu'un jour, pour récompense de tes veilles, des Censeurs

(43) Voyez une critique d'Emile, intitulée les plagiats de Jean-Jacques.

(44) Personne n'ignore aujourd'hui qu'Emile a été condamné à être brûlé. Loin de gémir de cet acte de sévérité, on doit plutôt s'en féliciter par le bien qu'il a produit en faisant éclorre les Lettres de la Montagne.

obſcurs, trop bornés pour concevoir l'excellence de ta doctrine, te diffameraient, & te mettraient au rang des impoſteurs & des Plagiaires (45). *Barbarus hic ego ſum, quia non intelligor illis.*

Mais éloignons de nous ce ſouvenir affligeant, &, pour nous en conſoler, jetons les yeux ſur la vie privée de M. ROUSSEAU : elle eſt auſſi douce, auſſi pure que ſa morale. Content de la place où Dieu l'avait mis, il n'eut jamais d'autre ambition que celle de bien remplir ſes devoirs. Bon citoyen, époux fidèle, déſintéreſſé (46)

---

(45) Beaucoup de gens taxent M. Rouſſeau de Plagiaire : il a rajeuni, dit-on, pluſieurs penſées de Montaigne, j'en conviens, mais n'eſt-il pas juſtifié par Montaigne même? « L'abeille, dit cet aimable Philoſophe, prend le ſuc des fleurs, mais ce n'eſt qu'à elle que nous devons la cire & le miel ».

(46) Le déſintéreſſement de M. Rouſſeau eſt à la fin connu de tout le monde. Il n'a pas peu fallu pour détruire les faux bruits que ſes ennemis

& bienfaisant, il eut le courage de soutenir les droits du faible contre les injustices des Grands, & de conserver au milieu de la contagion une ame

---

avaient répandus sur son avarice. « Si ceux, dit-
» il, qui m'accusent de manquer de désintéresse-
» ment, entendent par là que je ne me verrais
» pas ôter avec plaisir le peu que je gagne pour
» vivre, ils ont raison; & il est clair qu'il n'y a
» pour moi d'autre moyen de leur paraître dé-
» sintéressé, que de me laisser mourir de faim.
» S'ils entendent que toutes ressources me sont
» également bonnes, & que, pourvu que l'argent
» vienne, je m'embarrasse peu comment il vient;
» je crois qu'ils ont tort. Si j'étais plus facile sur
» les moyens d'acquérir, il me serait moins dou-
» loureux de perdre; & l'on sait bien qu'il n'y
» a rien de si prodigue que les voleurs; mais
» quand on me dépouille injustement de ce qui
» m'appartient, quand on m'ôte le modique
» produit de mon travail, on me fait un tort
» qu'il ne m'est pas aisé de réparer: il m'est bien
» dur de n'avoir pas même la liberté de m'en
» plaindre. Il y a long-tems que le Public de
» Paris se fait un Jean-Jacques à sa mode, & lui

ſaine & une conſcience tranquille. S'il s'exclut volontairement de l'état ſocial, s'il aima mieux vivre iſolé que parmi ſes ſemblables, ne lui en faiſons point un crime, attribuons plutôt cette inſouciance au goût qu'il eut toujours pour la botanique (47); ſcience d'autant plus difficile à acquérir, que ce n'eſt qu'en graviſſant contre des rochers eſcarpés, en parcourant des forêts dangereuſes (48), que l'on peut s'inſtruire dans

---

» prodigue d'une main libérale des dons, dont » le Jean-Jacques de Montmorency ne voit jamais rien. Infirme & malade les trois quarts » de l'année, il faut que je trouve ſur le travail » de l'autre quart de quoi pourvoir à tout. Ceux » qui ne gagnent leur pain que par des voies » honnêtes, connaiſſent le prix de ce pain, & » ne ſeront pas ſurpris que je ne puiſſe faire du » mien de grandes largeſſes ». Voyez le fragment d'une lettre de M. Rouſſeau, écrite de Montmorency, le 5 Avril 1759.

(47) Voyez ſes Confeſſions & ſes Rêveries.

(48) La botanique n'eſt point une ſcience

cette matière. « Le degré de passion, dit Fontenelle, qui suffit pour faire un Savant d'un autre genre, « ne suffit pas pour faire » un grand Botaniste, & avec cette passion » même, il faut encore une santé qui » puisse la suivre, & une force de » corps qui y réponde ». M. ROUSSEAU n'avait ni l'une ni l'autre, & ne cessait cependant d'herboriser, de s'exposer aux plus grands périls, sans doute dans l'espoir de devenir un jour le restaurateur de l'humanité souffrante, après en avoir été le consolateur.

Telle est la force de la Nature, à

---

sédentaire : quoiqu'elle soit l'étude d'un homme oisif & paresseux, comme le dit fort bien Rousseau, elle demande beaucoup de disposition & de courage. Combien de fois M. de Tournefort n'a-t-il pas failli périr dans ses différentes herborisations ! Pour tromper les scélérats qui le dévalisaient quelquefois, il était obligé de cacher son argent dans du pain bien noir & bien dur qu'il laissait au fond de ses poches. Je n'ai jamais lu ce passage sans faire des réflexions sérieuses sur la bizarrerie de notre destinée. . . . . »

laquelle nous ne pouvons résister. Par elle Corrège fut Peintre, César & Condé Guerriers, Malebranche Métaphysicien, & Pascal Géomètre. Par elle M. Rousseau fut Botaniste, & ses ennemis Calomniateurs : & tel est encore l'ascendant de la médisance sur les esprits faibles & susceptibles d'impression. L'homme qui avait peut-être le plus de droits à nos éloges & à notre vénération, était par-tout insulté, détesté, maudit (49). Et quelle fut sa conduite envers ceux qui, ne pouvant ternir le coloris de ses tableaux, cherchaient jusques dans ses mœurs les instrumens nécessaires à leur vengeance ? Quelle fut, dis-je, sa réponse à tous les libelles scandaleux & punissables qui se succédaient si rapi-

(49) J'ai transcrit les propres paroles de M. Rousseau. Tantôt, dit-il dans sa lettre à M. de Beaumont, j'étais un homme noir, & tantôt un Ange de lumière. « Je me suis vu dans la même année vanté, fêté, recherché même à la Cour ; puis insulté, détesté, maudit », &c.

dement, que pour mieux le persécuter ? Ce fut le récit intéressant & naïf des égaremens de sa jeunesse, ce fut l'aveu public de ses vertus comme de ses vices, de sa grandeur comme de ses faiblesses ; ce fut enfin, pour me servir de ses expressions, ce qui n'avait eu jamais d'exemple, & n'a eu jusqu'à présent que de froids imitateurs.

Que de nouveaux Thersites, un roman à la main, plein de puérilités & de contradictions, répandent l'alarme, & crient à la calomnie ; qu'ils reprochent à M. ROUSSEAU l'excès de sa franchise ; qu'ils lui apprènent qu'il est un point au-delà duquel un homme ne doit pas aller (50) : celui qui n'a d'autre intérêt que d'être vrai, leur répond-il, n'est point tenté de mentir, & il n'y a nul homme sensé qui ne préfère le moyen le plus simple, quand il est le plus sûr. Vous aurez beau faire avec vos injures,

(50) Voyez sa Lettre à M. de Beaumont.

vous

vous ne m'ôterez point l'honneur d'être un homme véridique en toute chose, d'être le seul Auteur de mon siècle & de beaucoup d'autres qui ait écrit de bonne-foi, & qui n'ait dit que ce qu'il a cru : vous pourrez un moment souiller ma réputation à force de rumeurs & de calomnies ; mais elle en triomphera tôt ou tard ; car tandis que vous varierez dans vos imputations ridicules, je resterai toujours le même, & sans autre art que ma franchise. Ma devise, oui, *vitam impendere vero*, vous désolera toujours (51).

(51) Lorsque les Mémoires de Madame de Warens parurent dans le Public, il n'y eut qu'un cri contre M. Rousseau. C'était un homme abominable, un monstre ; il ne devait point, disait-on, compromettre l'honneur de cette femme. Mais si celui qui avait pris pour devise de toujours dire la vérité, se fût permis quelques réticences dans ses Confessions, qu'aurait-on pensé de lui ? Lui eût-on tenu compte

de sa discrétion ? On l'aurait envisagé avec juste raison comme un imposteur & un hypocrite. « Je n'ai jamais mieux senti mon aversion » naturelle pour le mensonge, dit-il dans » ses rêveries, qu'en écrivant mes confessions ; » car c'est là que les tentations auraient été » fréquentes & fortes, pour peu que mon pen» chant m'eût porté de ce côté. Mais loin » d'avoir rien tû, rien dissimulé qui fût à ma » charge, par un tour d'esprit que j'ai peine » à expliquer, & qui vient peut-être d'éloigne» ment pour toute imitation, je me sentais » plutôt porté à mentir dans le sens contraire, » en m'accusant avec trop de sévérité, qu'en » m'excusant avec trop d'indulgence, & ma » conscience m'assure qu'un jour je serai jugé » moins sévèrement que je ne me suis jugé » moi-même. Je le dis & le sens avec une » fière élévation d'ame ; j'ai porté dans cet » écrit la bonne foi, la véracité, la franchise, » aussi loin, plus loin même, au moins je le » crois ; que ne fit jamais aucun autre homme ; » sentant que le bien surpassait le mal, j'avais » mon intérêt à tout dire ; & j'ai tout dit. »

de lettres au plaisir vain de les décrier! vous qu'une saine philosophie & une longue expérience ont appris à ménager la réputation de ceux qui, sans naissance, sans fortune, sans protection, n'ont pas laissé de verser sur l'Univers l'onction de la plus auguste vérité. Vous, que l'indulgence, cette première vertu du Sage, porte à pardonner les erreurs d'un Ecrivain, en faveur de la pureté de ses intentions (52). Vous encore que la Providence a, pour votre bonheur, éloigné des intrigues des Cours, & du tumulte des villes; paisibles habitans d'Ermenonville, qui voyez vos jours s'écouler dans la paix & l'innocence, unissez tous votre voix à la mienne: que nos accens

(52) « Si mes écrits m'inspirent quelque fierté, dit M. Rousseau dans sa Lettre à M. d'Alembert, c'est par la pureté d'intention qui les dicte; c'est par un désintéressement dont peu d'Auteurs m'ont donné l'exemple, & que fort peu voudront imiter.

réunis pénètrent, en dépit de l'envie, jusqu'à l'isle des Peupliers ! Que les cendres du grand homme qu'elle renferme se raniment & tressaillissent d'aise ; que les échos d'alentour répètent éternellement ces paroles qui sont sur les lèvres de tous ceux qui ont lu ses sublimes écrits.

O ROUSSEAU, vertueux JEAN-JACQUES, tu fus durant ta vie le défenseur des droits de l'humanité, l'Apôtre de la vérité, l'interprète de la Nature, & l'ami des hommes ; reçois, après ta mort, d'une Nation aussi éclairée que reconnaissante, gouvernée par un jeune Monarque aussi juste que bienfaisant, l'hommage qu'elle rend à la mémoire de tous ceux qui, comme toi, l'ont illustrée.

FIN.

